

LA
SAGA DE

Mô

3. *L'étang d'encre*

MICHEL TORRES



LA
SAGA DE

MÔ

3. *L'étang d'encre*

MICHEL TORRES

L'AUTEUR

Michel Torres vit où il a toujours vécu : à Marseillan, sur le bassin de Thau.

Il écrit ses romans noirs à partir de la mise en culture de souvenirs et d'images mentales, un cinéma personnel. Il est influencé par les peintres Hervé di Rosa, André Cervera, René-François Grégogna, Pierre François, Rui Sampaio et Wolfgang Beltracchi.

Mô, c'est son double trouble, le jumeau sombre, personnage récurrent de ses histoires dans son environnement naturel, la lagune de Thau qui l'a vu naître, un micro-monde où il a navigué, plongé, baigné dans la sous-culture spécifique du bassin sétois. Il vit des aventures le plus souvent fantastiques enracinées dans un langage et un biotope rigoureusement authentiques. Michel Torres écrit donc une saga : six romans noirs ethnographiques sudistes qui s'enchaînent dans un ordre chronologique et deux romans additionnels. Chacun peut être lu séparément sur un fil rouge tendu.

L'étang d'encre est le troisième tome à paraître.

Distribution & diffusion : Hachette Livre

© éditions publie.net & Michel Torres

Préparation éditoriale : Danielle Carlès

Portrait de Daniel en ange déchu, dessin de Wolfgang Beltracchi rehaussé à la feuille d'or

Dépôt légal : 3^e trimestre 2015

ISBN 978-2-37177-427-8

© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

LA
SAGA DE
MÔ
3. L'étang d'encre

MICHEL TORRES



p 12	Un bistrot
p 18	Orage ô désespoir...
p 22	Henri
p 32	Éros (Thanatos, c'est plus loin)
p 38	Gabriel
p 46	Malika
p 52	Maxo
p 58	L'Espagnol
p 64	Aïe !
p 72	SS
p 82	Aven



p 90	Charon
p 96	Le portail de l'Enfer
p 102	Minos
p 108	Cerbère
p 114	Plutus
p 122	Phlégias
p 130	Géryon
p 136	Angèle
p 146	La Malebroge
p 156	Le Revier
p 164	De Nuremberg à Nuremberg : une parade
p 168	Le dernier cercle
p 176	Mengele
p 182	L'armée des ombres
p 188	Le général Malacoda
p 192	Troc
p 198	Exit
p 204	Postface. Ou Épilogue post-scriptum

*Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura
Ché la dirrita via era smarrita.
Abi quanto a dir qual era è cosa dura...*

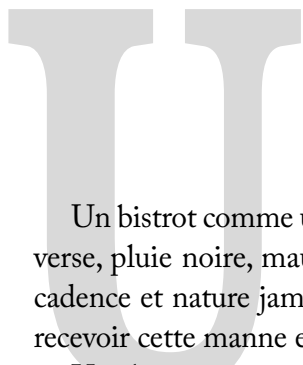
*Au milieu du chemin de notre vie,
Je me trouvais dans une forêt sombre,
La route où l'on va droit s'étant perdue.
Ah ! Si rude est l'effort pour la décrire...*

Dante Alighieri
« Inferno I » (traduction sous la direction de Christian Bec)

*À Nello Stevanin qui m'a mis en tête
« L'Enfer » de Dante en version originale.
Musique !*

1 - UN BISTROT





Un bistrot comme une caverne, havre protégé du ciel qui verse, pluie noire, maudite, inlassable, épaisse soupe dont cadence et nature jamais ne changent ; les rues fument de recevoir cette manne exagérée.

Une lumière verte de marécage coule du plafond, habille les parois obscures et baigne le comptoir, métamorphosant les alcooliques habitués, épars mélancoliques, en autant de zombies laconiques. Le barman, dépenaillé, barbu, hirsute, un quintal et demi transpirant en maillot de corps, s'active au sein de la buée pour renouveler les breuvages anisés, alimenter les conversations moribondes, relancer les pauvretés et les brèves de zinc.

Au fond, vautre sur le banc de moleskine noire et tournant le dos aux antiques miroirs de mercure ternis, aux glaces piquetées de chiures de mouches, Mô boit, acagnardé dans un trou d'ombre propice aux cauchemars. Son nom c'est Maurice, pour l'état civil ; comme il ne fréquente guère l'état civil, il s'est choisi Mô, un nom de blaireau pour une vie de sauvage, au bout de l'étang, en solitude. Il a atteint là ses limites, ou du moins il le croit.

Poches pleines, il a racolé trois putes banalisées du secteur. Bonnes copines, elles ont senti la fraîche et suivi l'embellie. Concours de tee-shirts mouillés de sueur, touffeur d'algue brune au goût musqué, musique en sourdine dans la moiteur ; de temps à autre, il leur passe des pièces de monnaie qu'elles glissent dans le juke-box et elles dansent, dansent, collées, serrées. Un clair-obscur mouvant les enveloppe par vagues comme une parure de draps noirs.

NIGHT IN BLACK SATIN.

Bouteille et verres pleins, c'est Byzance, version décadence.

Sous la table, la troisième s'occupe de Mô. Il la repêche par la nuque, la ramène en douceur à la surface, la dispose sur le plateau et l'enfile en coin. Il a choisi la petite brune, elle fleurit la transpiration iodée des filles de port. Jupe relevée sur les hanches, lascive, elle l'accueille avec toute la ferveur du lierre, s'accrochant à son cou, ses épaules, croisant les jambes autour de ses reins, se nouant à l'espérance folle du simulacre...

Les yeux dans le vague, elle halète, provoque les coups de reins, encaisse et roule.

Plus de monnaie, plus de musique, les deux autres rappliquent, ramènent deux chaises, s'assoient devant en paravent, commentent l'étreinte, s'excitent, se touchent, embrasées, tant que leur champion aura de la vitalité, et du whisky...

Tendu, trop tendu, il s'essouffle, retombe, raté. Elle... rouvre les yeux, ferme les cuisses, baisse les bras. Les deux autres se concertent du regard et la grande rousse perruquée hoche la tête. Glissant sur lui, elle rallume la torche.

La bataille s'est déplacée sur un guéridon. Mô, debout, n'aboutira pas.

Passé minuit, leur nuit est faite, lui aussi ; il leur tend son dernier billet et elles rentrent zoner une fatigue de vingt ans. Par acquit de conscience, à petites lampées, il torche le fond de la bouteille.

Là, il est seul.

Alors, l'énorme mercantile sort de sa feinte indifférence et contourne le bar en soufflant. Plombé par son gros cul, le gorille rame en godillant des bras pour avancer mais finit par arriver. Il toise le client, il voudrait renouveler. Les soiffards somnolents ont quitté le rade l'un après l'autre, ne lui reste à rançonner que Mô, qui l'arrête d'un geste.

« Bon ! OK, Mô. Tu as eu ta dose. Allez ! L'ardoise ! Cadeau !

— Gratos ? Merci.

— Laisse-moi finir. Prix habitué : cinq cent francs la bouteille. J'espère pour nous que les radasses t'ont laissé de quoi raquer ?

— Cinq cent francs ? Putain !

— Elles sont parties.

— Vous me restez en travers. Là, c'est cher l'oubli. Je vous suis plus. Je suis à court, Manu.

— Tu rigoles ?

— Non. Bah ! Je reviens demain et je vous règle.

— Tu te fous de ma gueule ? Je te sers du « carte noire ». J'ai fermé les yeux sur vos saloperies et je fais du rabe à crédit, là ? Tu sais que je devrais être couché ?

— Dans un lit vide, ça pouvait attendre.

— Et toi ? À part les putes, il est comment ton lit ?

— Je dors plus depuis longtemps, je tombe et c'est tout moi. Je mévanouis.

— Allez ! Paye-moi avant de t'évanouir, avant de disparaître par cette porte.

— Hé ! Vous pouvez pas me virer ! C'est une nuit à fantômes.

— Arrête de m'embobiner, je te connais, tu n'as peur de rien.

— Certaines nuits comme celle-là sur la lagune, seul, sans abri et sans feu, je suis entouré de revenants...

— N'importe quoi !

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Confidences d'ivrogne, c'est mon pain quotidien. Vire tes délires, ça ira mieux demain.

— Demain. Il fera jour je crois. Il fera beau. Allez ! Je dors là, et demain je plonge pour vous.

— Tu es en train de me raconter que tu vas aller plonger des palourdes demain pour me payer ? Avec le temps qu'il fait ? Tu me prends pour un con ou pour un moulin à vent ?

— Eh ! Ow ! J'irai si ça me plaît ! Et vous avez raison, je vous prends pour ce que vous êtes, le bistrotier...

— Fais gaffe, Mô ! Ici c'est un bar d'habitués, pas un asile. Tu viens tous les trente-deux du mois, ni bonjour, ni merde. Tu te mélanges pas, tu méprises. Tu trimballes le malheur derrière toi. Un petit arrogant, un semeur de merde, tu n'es pas comme nous, personne ne t'aime ici et je ne t'aime pas.

— Bravo pour la franchise. Vous avez vidé votre sac ? Je ne vous aime pas non plus.

— Tu vas me faire le plaisir de foutre le camp et d'oublier le chemin.

— Il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors, j'habite de l'autre côté de l'étang, et vous le savez ça... Je peux en crever. Laissez-moi la banquette pour la nuit.

— Les pochtrons ! Je vous supporte à longueur d'année pour gagner ma vie et ils essaient toujours de m'arnaquer. Et il faudrait que je te borde en plus ? Allez ouste, chien ! L'orage te lavera ! Et emporte ta scoumoune avec toi ! »

2 - ORAGE Ô DÉSESPOIR



« Bon Dieu ! Heureusement que je sais nager. Ici, quand il pleut, on se noie. »

Le ciel lui tombe sur la tête, lessivé de la tête aux pieds en trois secondes et on n'y voit rien. Il avance à l'estime dans les ruisseaux qui courent comme lui et le poussent, cap au sud, vers le port, le niveau zéro de son univers lagunaire où l'attend la barque.

Sous les rafales, il largue l'amarre et décroche du quai noir dallé de basalte massif.

Passé le brise-lames, il affronte le déluge, grimpe des murs d'eau, dévale des pentes liquides. Dans la bataille du ciel et de l'onde, de la main gauche, il enfle un masque de plongée : voir clair pour apprécier la houle, anticiper les coups de chien et insérer son chemin dans la tempête. À l'avant, il embarque une vague sur trois, des centaines de litres d'eau de mer ; il aurait coulé vingt fois mais, suivant la pente naturelle et le double fond plat du bateau déjàugé, elles retournent à l'étang par deux trous ronds à ses pieds. Dégrisé par le déluge ou réflexe, il a pris soin d'ôter les balles de mousse avec lesquelles il obstrue habituellement ce vide-vite. Vent debout, la course

sera coriace ; lui aussi. Un kamikaze condamné à filer droit sur les flots enragés qui escalade et surfe les grandes lames, accélérant et décélérant son moteur au gré des risées. S'il cale, il est mal. Heureusement pour lui, un moteur hors-bord c'est fait pour fonctionner dans l'eau ; la pluie le rince et le refroidit. De temps à autre, l'hélice brasse de l'air, s'emballe, clavite... La course s'arrête, le bateau hésite, recule. Alors il donne un coup de barre, mord dans la vague, et repart.

Et le déluge l'avale.

La fatalité et les éléments le flagellent comme un damné. Il tient tête, mais lassitude et désespoir ont fini par entamer sa détermination et il est en passe de perdre.

Moitié compas, moitié estime, il cherche le repère, l'œil rouge, le clignotement complice de son phare en bout du brise-lames. En retrait, de l'autre côté du môle, l'attend sa cabane refuge : une coquille d'escargot fossile, solide contre toute attente car bâtie de ses mains, de tôle ondulée, de bois flottés et d'épaves disparates, enchâssée dans une tranchée à l'abri des regards et des vents dominants, entre deux talus sur sa plagette.

Le ressac !

Les vagues devant lui se fracassent sur les rocs de la jetée et il ne discerne toujours pas la lueur de la lanterne dans l'écume furieuse. Il s'écarte du tumulte de la barre et croise enfin le rayon rouge entre deux nuées.

Une accélération pour doubler le cap ; il passe au ras des rochers. Il est passé.

Derrière la sombre digue, les eaux s'apaisent et il échoue sa barque sur une grève grande comme un mouchoir de poche. Il saute à terre, s'ébouriffe, se secoue comme un chien grelottant, tombe le masque vitré et amarre sa barque

à un tronc trapu de tamaris centenaire, totem familial et indestructible survivant, forcé et torturé à l'extrême par les vents dominants et la salinité constante.

Sale affaire, quelqu'un patiente à l'intérieur et l'importun s'est permis d'allumer une flambée. Qu'est-ce qui l'attend derrière sa porte ?

Brassée par la bourrasque, la fumée âcre des bois flottés tourbillonne autour de la bicoque sans pouvoir s'élever, enveloppant Mô sans le réchauffer et il reste planté là.

Un liseré de lumière chaude encadre porte et volets et il ne peut se résoudre à avancer, rentrer chez lui, franchir le pas. Il se laisse glisser sur un banc, à ras de terre dans les ténèbres, ferme les yeux, baigné de nuit, veillé par la lune qui se lève et l'œil cyclopéen du phare. Le vent l'a toujours poussé dans le dos et il a couru, trop couru, le souffle court, pour se désengluier de ses marécages, pour échapper à sa culpabilité et à ses démons.

Il est revenu de tout, il a trente ans.

Une heure ou deux à divaguer, couché sous l'auvent de la baraque.

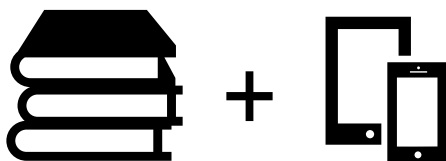
L'orage est passé. Une à une, les étoiles refont surface au ciel libéré puis pâlisent et la lune a glissé sous l'horizon. L'aurore s'annonce rouge sur gris, comme une lucidité qui reviendrait au galop de sa migraine tenace...

Il est temps. Il se lève, bascule, pousse la porte.

toujours plus de
contemporain aux éditions

publie.net





PROFITEZ DE LA VERSION NUMÉRIQUE,
SANS [AUCUN] FRAIS SUPPLÉMENTAIRE



Puisque chaque support [web, numérique, papier] implique une lecture et un rapport au texte fondamentalement différent, chez publie.net, nous avons choisi de conjuguer les expériences, plutôt que de les opposer les unes aux autres.

Aussi, profitez de la version numérique de cet ouvrage, sans frais, en vous rendant sur le site : <http://librairie.publie.net> et en ajoutant cet ouvrage à votre panier.

Entrez le code **XXXXXXXX** dans la partie "code promotionnel".

C'est tout !

Profitez des versions multiformat et mises à jour, à vie !

Si votre libraire ou votre revendeur le propose,
adressez-vous à ce dernier pour accéder à la version
numérique depuis ses services en ligne.

AIMONS NOS LIBRAIRIES, SOUTENONS-LES !



Vous possédez une tablette
ou un smartphone ?

Ce QRcode vous simplifie la tâche.

<http://librairie.publie.net/inscription>

www.publie.net

littérature contemporaine — invention — crossmedia